

Poème écrit en 1981, après les inondations qui avaient détruit une partie du village.

A l'ombre du calvaire, je me suis arrêtée,
C'est vraiment un beau jour, de la fin de l'été
Ici, tout est clarté, et charme, et douceur.
Pourtant je porte en moi une grande douleur.
A mes pieds, le village, triste et silencieux,
Semble à tout jamais abandonné de Dieu.
Dans un ultime effort, sans ménager leur peine.
Charpentes centenaires, tous nos vieux le soutiennent.
Avec, au fond du cœur, un espoir insensé.
Voir arriver un jour quelque belle jeunesse.
Et que miracle! Leur image renaisse..
Ont-ils tant travaillé, peiné, souffert, aimé
Pour laisser leur village, ainsi inanimé?
Laisant monter vers moi l'écho des jours heureux.
Je me suis allongée et j'ai fermé les yeux..
Souvenirs pêle-mêle, mélangeant les saisons.
Et les jours, et les nuits, sans rime ni raison..

Le coq et le mitron, se lèvent avec le jour,
Et, pendant que l'un chante, l'autre allume son four
Et la fumée s'élève, dans le petit matin,
Présage heureux de cette merveille : le Pain!

Bien avant que sonne l'Angélus du matin,
Les cancans vont bon train tout autour du bassin!
"Ne le répétez pas surtout, il paraît que..."
"Impossible! Incroyable! Vous dites que...?"
Et le tout ponctué de grands coups de battoirs.
Pour en faire sortir tout ce qu'on veut savoir!
Qu'importe on ira se confesser, et que...
"Dites trois Notre Père, et ne dites plus que..."

Au fond de sa musette, un frugal gueuleton.
Le berger sort sa corne, appelle ses moutons!

Les voilà! Ils arrivent et d'en haut et d'en bas,
Dans un concert de cloches, tout ce monde s'en va!

Et les cris des enfants, s'en allant à l'école
Les uns celle de Dieu, les autres de l'État.
Et la soeur appelait cette jeunesse folle,
Et le maître arrivait, tout fier de son état.
Le maître et la soeur avaient leur part de cancre.
Les doigts et les cahiers, les mêmes tâches d'encre.
D'ailleurs à la sortie, ces joyeux garnements,
Sans faire de manières, se mélangeaient gaiement
Affairés à leurs jeux, ils ne se souciaient pas,
De la séparation, d'Eglise et d'Etat!!!

C'est dimanche, jour de repos et jour sacré...
Avec la religion, dans les coeurs bien ancrée,
Et du chemin d'en haut, et des routes d'en bas,
Précédées par leurs mules, les familles sont là!
Et l'on s'embrasse, et l'on serre des mains,
Heureux de se revoir, après ce long chemin...
Sonnent! Sonnent! Sonnent! Les cloches, il fait beau temps!
Les moines arrivent, et c'est la Saint Laurent!
Et, dans l'envol léger de leur robe de bure,
Ils grimpent la calade, exposant leurs tonsures.
Dans le chœur de l'église, ils se sont tous assis,
Pendant qu'à la tribune, la Soeur cherche le "si"
"Attention mes enfants, ne vous dissipez pas!"
"Nous prendrons ce Credo et ne vous trompez pas!"
Les chanteurs d'un côté, les chanteuses de l'autre
Mais les regards coulissent les uns contre les autres.
Les baigneurs d'un côté, les paysans de l'autre
Qu'importe! Chacun pourrait être un Apôtre.
Et s'abaissent les têtes et s'envole l'encens,
Le pain devient le corps, le vin devient le sang
Sonnent! Sonnent! Sonnent! Les cloches, il fait beau temps!
Et papotent les femmes et courent les enfants!
Mais les garçons sont beaux, et les filles sont belles!
Aux rêves nouveaux, la romance éternelle.

Dans un gai brouhaha de chaises et de patois,
Les hommes au café élèvent un peu la voix
Ils oublient leurs soucis, dans un verre de vin,
Essuyant leurs moustaches, du revers de la main.
La patience des mules, attachées aux anneaux,
Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud!
Avant que leurs patrons aient fait quelques belotes,
Avalé maints canons, au milieu des parlotés,
Et vidé sans vergogne, des vessies débordantes.
Leurs maîtres éméchés, les tenant par la queue,
Le dimanche fini, ils reviendront tous deux.

Et l'on se réunit, le soir, au coin du feu,
Pendant le rude hiver, en écoutant les vieux,
Parler du bon vieux temps, en pelant des châtaignes,
La lampe fait des ombres, où le mystère règne.

C'est vrai qu'à Saint Laurent, on vient pour se soigner,
Son eau est très bonne, il faut en témoigner.
Et, dès que vient l'été, arrivent les baigneurs,
Les vrais malades ainsi que les fraudeurs...
Les premiers ont des cannes, les autres leur ardeur.
Certains pourquoi pas, ont même les deux d'ailleurs.
Les restaurants sont pleins, regorgent de musique,
On danse, on chante, à la souffrance on fait la nique.

Et l'on rentre le foin, le fléau bat le blé.
Les vaches sont aux prés, les moutons vont rentrer.
Et les mineurs de spath ont fini leur journée.
Et les facteurs reviennent de leur longue tournée.
Tout redevient silence, les échos se sont tus.
Dis moi petit village: un jour vivras-tu?